

## Les 2<sup>èmes</sup> Assises Nationales de la Lecture

### LE COLLOQUE

## LES ENJEUX D'UNE POLITIQUE DE LECTURE

### *La Cérémonie ou l'illettrisme comme stigmat*

Bernard PUDAL

Professeur de sciences politiques

Université de Clermont-Ferrand

## INTRODUCTION

Pas de politiques de la lecture sans discours sur la lecture, cela va de soi. Autrement dit pas de politiques de la lecture sans un "imaginaire de la lecture" qui ne l'accompagne, i.e "*l'ensemble des discours, pluriels, contradictoires, dont la lecture fait l'objet - manières de percevoir et d'apprécier l'acte de lire, systèmes de légitimation et d'exclusion, méfiances et attentes - qui sont à la fois de l'ordre de la représentation, de la prescription et du projet*".<sup>1</sup>

Historiquement, ces imaginaires de la lecture ont toujours été assez explicitement référés à la politique. Toute l'histoire du livre et de la lecture atteste assez des relations qui associent les imaginaires du livre et de la lecture au politique : des usages légitimants des pouvoirs (religieux et politiques) au nom de savoirs variés mis en livres aux usages contestant ces pouvoirs (lectures de livres séditieux ou lectures séditieuses de livres non séditieux comme dans le cas du meunier frioulan étudié par Carlo Ginzburg<sup>2</sup> ou dans celui des lectures de Romance étudié par Janice Radway<sup>3</sup>, voire tout simplement les lectures silencieuses préservant le for intérieur<sup>4</sup>).

Le livre et la lecture ont toujours été l'un des enjeux des luttes politiques : censures, directes ou indirectes, autodafés, emprisonnements et assassinats d'auteurs, pour prendre les formes les plus frustes, l'illustrent suffisamment. Mais les relations entre lecture et politique ont aussi pris d'autres formes : du contrôle par l'institution scolaire des modes d'appropriation des textes grâce à la lecture à voix haute à la production de textes aux stratégies discursives subtiles afin d'amener le lecteur (surtout la lectrice) à adopter une attitude qu'on souhaitait conforme<sup>5</sup>.

Les discours actuels sur la lecture prennent essentiellement deux formes, apparemment opposées. D'une part, on constate une euphémisation des relations entre politique et lecture. On ne parle plus aujourd'hui que de "la", culture ou de "la" lecture. Le discours dominant des professionnels

<sup>1</sup> Cf. Roger Chartier et Jean Hébrard, *Les imaginaires de la lecture*, in Roger Chartier et Henri Jean Martin (dir), *Histoire de l'édition française. Le livre concurrencé 1900-1950*, tome IV Paris, Fayard/Cercle de la librairie, pp.566-581

<sup>2</sup> Carlo Ginzburg, *Le fromage et les vers*, Paris, Flammarion, 1980

<sup>3</sup> Janice A. Radway, *Reading the romance. (Women, patriarchy and popular literature)*, Chapel Hill et Londres, University of North California Press, 1984.

<sup>4</sup> Isabelle Charpentier, *Prévenir le péril en la demeure, les lectures féminines lascives (XVIIe-XVIIIe)*, dans *Le for intérieur* PUF 1995.

<sup>5</sup> Sylvie Robic, *Le salut par l'excès, Analyse d'une politique de la dévotion dans l'œuvre de Jean- Pierre Camus (1608-1652)*, Thèse EHESS, 1994.

de la lecture en particulier relève de ce registre qu'il a lui-même inventé <sup>6</sup>. D'autre part, un discours "alarmiste" sur "la" lecture qui prend place dans une thématique du déclin de la civilisation. Jacques Bouveresse s'est amusé à montrer qu'on en trouvait l'une des premières formulations chez Spengler dans *Le déclin de l'Occident*. Pour Spengler, *"la démocratie a complètement expulsé le livre de la vie intellectuelle des masses populaires par le journal. Le monde des livres, avec sa richesse de points de vue, qui obligeait la pensée à la sélection et à la critique, n'est plus une possession réelle que de cercles restreints. Le peuple lit un seul journal"...* <sup>7</sup>

Tout le monde connaît les topos actuels sur le sujet : fin de la culture, agonie de la pensée, décadence de la civilisation, etc. Tout le monde a en tête les usages politiques, essayistes ou médiatiques de ces topos. Les discours sur la lecture qui accompagnent les politiques de lecture sont évidemment pris dans des enjeux de pouvoir qui varient suivant les scènes multiples où ils s'énoncent (médias, associations, collectivités locales, champ politique, champs scientifiques, etc.). Étudier l'imaginaire de la lecture qui accompagne les politiques de lecture, c'est se donner pour objet un aspect essentiel des luttes politiques, celui qui a trait aux mises en forme symboliques des phénomènes sociaux.

Pour illustrer ce qui me semble être une réflexion nécessaire à tous les acteurs confrontés aux politiques de la lecture, qui participent "de" et "à" cet imaginaire de la lecture, j'ai décidé de prendre un exemple de "discours" assez particulier puisqu'il s'agit d'une œuvre culturelle et d'en proposer une esquisse de "lecture", je veux parler du film de Claude Chabrol, *La Cérémonie*.

Ce film intéresse mon propos très directement puisque l'un des ressorts dramatiques du film n'est autre que l'illettrisme et que Claude Chabrol se singularise dans l'imaginaire de la lecture auquel son film apporte une contribution par sa volonté de "politiser" cette question : *"Je m'amuse à dire que c'est le dernier film marxiste, tout simplement parce que je tiens pour acquis la fatalité de l'existence de la lutte des classes. Je me souviens d'avoir lu, en 1989, une phrase extraordinaire : "La chute du mur de Berlin sonne le glas de la lutte des classes. Le type qui a écrit cela n'appartenait certainement pas à la classe inférieure. Sans doute était-ce terminé pour lui, mais il aurait peut-être fallu demander leur avis aux gens qui en prennent plein la gueule"*.

Plusieurs critiques du film ont mis en relief ce motif de la lutte des classes. **Le Figaro** titre *"Claude Chabrol : "la lutte des classes n'est pas finie"* (30 août 1995), **Infomatin**, *"La lutte des classes entre girolles et balais"* (30 août 95) , **Le Monde** du 31 août 95, *"Claude Chabrol fait glisser la guerre des classes dans le cauchemar"*.

Puisque Claude Chabrol affirme qu'il *"n'est pas interdit de voir le film comme une espèce d'allégorie de notre société qui est sur le point d'imploser parce qu'il n'y a aucun point de contact entre le monde dit "civilisé" et une humanité rejetée mais qui a le désir et le besoin de s'exprimer"*, c'est cette allégorie que je me propose de tenter d'explicitier. Le film de Claude Chabrol ne procède pas d'une analyse de l'imaginaire dominant de la lecture, mais il n'est certainement pas insignifiant qu'il soit le fait d'un auteur dont l'une des obsessions n'est autre que la "dénonciation" de l'hypocrisie bourgeoise provinciale. Cette obsession s'actualise ici sur l'illettrisme et prend partiellement à contre-pied les représentations qui ont été construites depuis une vingtaine d'années: le paternalisme (mais aussi la lutte contre l'illettrisme) est dévoilé,

<sup>6</sup> Cf. Anne-Marie Chartier et Jean Hébrard, *Discours sur la lecture*, (1880-1980), Paris, BPI, 1989.

<sup>7</sup> Jacques Bouveresse, *La vengeance de Spengler*, dans *Le temps des réflexions*, 1983, IV, p. 381.

l'illettré se révolte. C'est cette disruption introduite dans nos représentations qui confère au film sa charge critique.

Afin que mon propos soit compréhensible pour tous, je vais préalablement rappeler l'intrigue de ce film, donner quelques indications sur les conditions de sa fabrication et sa réception critique, puis, en utilisant les concepts qu'Erving Goffman a élaborés dans *Stigmate*,<sup>8</sup> essayer d'éclairer l'économie des échanges symboliques que le film met en scène, enfin tirer quelques enseignements de cette esquisse d'analyse sur les jeux de pouvoir qui sont à l'œuvre dans les politiques de lecture.

## LA CÉRÉMONIE

La Cérémonie raconte l'histoire de deux jeunes femmes célibataires, l'une postière et l'autre bonne à tout faire, qui assassinent une famille bourgeoise de province (le père, la mère et leurs deux enfants) sans qu'il y ait d'autre motif à cet assassinat que des motifs liés au ressentiment qu'éprouvent les deux héroïnes à l'égard des "dominants". L'art du cinéaste consiste à opposer trait pour trait deux mondes et à camper les personnages au d'une intrigue telle qu'on puisse *comprendre ce crime*, c'est-à-dire l'interpréter comme une réponse physiquement violente à une forme de violence symbolique. Le film est une adaptation d'un roman policier de Ruth Rendell, *A Judgement in stone*, traduit en français sous le titre *L'Analphabète* (Les masques) qui devient donc ici *La Cérémonie* en référence aux exécutions capitales ainsi dénommées sous l'Ancien régime (l'information, parfois reprise dans la presse, est fournie par la brochure officielle de présentation du film de la maison de distribution du Film, Marin Karmitz).

L'analphabétisme est au cœur du sujet puisque tout se joue autour des stratégies désespérées que développe la bonne jouée par Sandrine Bonnaire afin de dissimuler son handicap. L'autre protagoniste féminin, jouée par Isabelle Huppert, est au contraire une grande lectrice.

"**Voyage au bout de la nuit**", tel aurait pu être le titre du film. Notre postière emprunte à la bibliothèque de nos bourgeois ce livre dont elle ne connaît pas l'auteur, Céline. La famille bourgeoise n'est pas particulièrement odieuse : lui est entrepreneur, elle gère une galerie d'art.

Quand ils croient comprendre que la bonne a une mauvaise vue (un stratagème qu'elle a employé pour cacher son analphabétisme) ils l'envoient chez un ophtalmologiste ; quand ils découvriront qu'elle est analphabète, il affirmera que si elle avait eu un autre comportement, il l'aurait envoyée consulter un "spécialiste" à Paris, etc. Les enfants (un adolescent et une jeune étudiante) n'ont rien de particulièrement répulsifs, au contraire. Le drame se noue au moment où l'étudiante découvre par hasard l'illettrisme de la bonne et que celle-ci tente désespérément de l'obliger à taire ce secret en la menaçant, en retour, de dévoiler à son père qu'elle est enceinte (information qu'elle tient de l'écoute d'une conversation téléphonique). La menace fait long feu puisque cette dernière révèle son état à ses parents, et dans la foulée, le chantage de la bonne. On la congédie, la vengeance tourne au drame, à la Cérémonie, au massacre, tout cela sur la musique de Don Juan de Mozart que la famille endimanchée regardait à la TV.

<sup>8</sup> Erving Goffman, *Stigmate*, Minuit, 1975.

Le personnage de Sandrine Bonnaire est central : Claude Chabrol s'est fait assister par une psychanalyste, Caroline Eliacheff, qui est devenue co-scénariste du film, afin d'approfondir la psychologie propre à cette jeune femme "handicapée". Ce film, comme tout film, est pris dans un réseau de références savantes et littéraires que Chabrol mentionne en passant dans ses différentes interviews : les sœurs Papin, le cas Aimée analysé par Lacan dans sa thèse de doctorat en psychiatrie, *Les bonnes* de Jean Genet, et sans doute beaucoup d'autres.

Les strates référentielles successives qui ont contribué à donner à ce film sa texture expliquent les incertitudes de la réception critique : la dimension "politique" est surajoutée au roman policier psychologisant par l'introduction du rôle du personnage joué par Isabelle Huppert qui ne manque pas une occasion de "dénoncer" les bourgeois et leur mesquinerie.

Lorsque l'on analyse les modifications qu'apporte le scénario du film à l'intrigue du roman, le déplacement qu'opère Claude Chabrol est tout à fait significatif. La dimension psychologique de l'illettrée était, dans le livre, assez sommaire. Elle était présentée comme une femme dénuée de tout affect, assimilable à un animal ou à une pierre (p. 233) : *"elle avait le redoutable pragmatisme du singe de nos origines déguisé en femme du XXe siècle"* (p. 7). Elle et sa complice étaient des femmes relativement âgées et démunies de tout attribut positif (jeunesse, beauté). Enfin la complice n'était en rien "politisée". En assurant à son personnage une assise psychologique qui gomme le racisme de classe assez patent du livre, en choisissant deux jeunes et jolies femmes et en donnant à la bonne une complice, certes un peu "folle" mais grande lectrice et tenant des propos de dénonciation des "bourgeois", Claude Chabrol installe une toute autre perception de la situation.

Certaines critiques vont mettre l'accent sur le drame psychologique qui résulte d'un handicap qu'on vit comme une tare, d'autres, aidés par Chabrol, vont au contraire mettre en exergue la dimension politique du film, d'autres encore préfèrent y voir un film noir un peu gratuit et vénéneux (*Le Nouvel Observateur*, 31 août 1995).

**La Croix** réduit le film à l'incapacité des deux jeunes filles à *"distinguer à leur juste valeur le bien du mal. (...) La Cérémonie vaut plus pour cette confusion bien-mal, dont Chabrol exploite à merveille tous les arrières plans, que pour la vision marxiste qu'on pourrait y voir. D'autant que cette famille bourgeoise, cultivée, prévenante - du moins dans un premier temps -, n'a pas grand chose à se reprocher"*.

**Le Nouvel Observateur** nous propose presque un cours sur la pathologie de l'analphabète : *"Analphabète et non illettrée. S'il arrive qu'entre les mailles du tissu social des enfants n'apprennent ni à lire ni à écrire ce n'est pas le cas des analphabètes. Ils lisent un p, un o, mais ne peuvent associer les deux. Pathologie dont est spécialiste Caroline Eliacheff"* etc. La dimension politique est absente de l'article de Nita Rousseau.

**Le Monde** sous la plume de J-M. Frodon y voit évidemment un film politique : *"film de lutte de classes, et même de guerre de classes, oui, exactement - cela que notre président de la République rebaptisa fracture sociale du temps qu'il était en campagne. Et la ligne de fracture telle que la décrit Chabrol n'est ni l'appropriation de plus naïfs, ni la jouissance matérielle. C'est la maîtrise des codes et des langages. Les bourgeois contrôlent et jouissent de ses formes, des plus traditionnelles (la littérature, l'opéra), aux plus modernes, ils dominent la culture et la technique, les machines communicantes d'hier et d'aujourd'hui."*

Ces trois tendances interprétatives ne s'excluent pas. Elles correspondent évidemment aux différents supports de presse considérés : morales pour **La Croix**, psychologiques et esthétisantes

pour **Le Nouvel Observateur**, culturalo-politiques pour **Le Monde**. Essayons d'y ajouter-substituer une lecture sociologique.

## L'ÉCONOMIE DES ÉCHANGES SYMBOLIQUES

L'analphabétisme est un "handicap", quelles qu'en soient les raisons. Et c'est un handicap d'autant plus handicapant que l'alphabetisme comme norme sociale tend à devenir une norme qui ne souffre aucune exception. Mais ce handicap, ce stigmat pour reprendre l'expression d'Erving Goffman, se différencie d'autres stigmates par le fait qu'il consiste en un attribut qui fait que l'individu est discréditable et non d'emblée discrédité. En clair, il peut, dans de très nombreuses situations dissimuler. Dans la gestion par les individus des handicaps, *"la visibilité est donc, cela va de soi, un facteur crucial"* (E.G). La situation actuelle de ceux qui sont porteurs de cet attribut est de plus en plus délicate : d'une part, les situations sociales susceptibles d'impliquer le recours à la lecture et à l'écriture ne cessent de se multiplier, d'autre part, à la fois corporativement et concomitamment, la gravité du stigmat est socialement de plus en plus affirmée. Pour un individu porteur d'un tel attribut, à la différence d'un individu discrédité, le problème comme le dit Goffman, n'est pas *"tant de savoir manier la tension qu'engendrent les rapports sociaux que de savoir manipuler l'information concernant une déficience: 'exposer ou ne pas l'exposer ; la dire ou ne pas la dire ; feindre ou ne pas feindre ; mentir ou ne pas mentir ; et, dans chaque cas, à qui, comment, où et quand"* (p. 57).

Dans le cas des illettrés qui parviennent à dissimuler leur attribut, le décalage entre leur "identité sociale virtuelle" (celle qu'on leur suppose, l'ensemble des anticipations dont ils font l'objet tant qu'on ne sait pas qu'ils sont handicapés) et leur "identité sociale réelle" ne peut que les conduire à vivre comme une terrible menace la révélation de leur identité sociale réelle. C'est ce ressort dramatique qu'exploite Claude Chabrol en digne émule du cinéaste qu'il admire entre tous, Alfred Hitchcock.

L'erreur à ne pas commettre néanmoins c'est de s'imaginer que les stigmatisés et les normaux se différencient aussi nettement qu'on a parfois tendance à le croire : *"la notion de stigmat implique moins l'existence d'un ensemble d'individus concrets séparables en deux colonnes, les stigmatisés et les normaux, que l'action d'un processus social omniprésent qui amène chacun à tenir les deux rôles au moins sous certains rapports et dans certaines conditions. Le normal et le stigmatisé ne sont pas des personnes mais des points de vue"* (p. 161). Évidemment, quand on est porteur d'un attribut discréditant visible, on est obligé plus fréquemment d'endosser le rôle du stigmatisé, mais c'est une différence de fréquence, pas de nature.

Revenons au film, munis de ces quelques concepts. Le plus évident, c'est bien sûr l'enfermement dans une stratégie de désespoir de l'analphabète, une stratégie de dissimulation, précaire, toujours menacée, fragile, une entreprise désespérée pour ne pas être discréditée, une stratégie d'autant plus vouée à l'échec que l'identité sociale virtuelle implique le savoir lire et écrire ( plusieurs scènes du film montrent l'omniprésence des injonctions sociales à la lecture : le patron qui lui demande de prendre un dossier sur son bureau en lui en indiquant le titre, la patronne qui lui laisse la liste des courses, la fille qui lui demande de lui faire la lecture d'un magazine pendant qu'elle prépare le thé, etc.).

La complice, de ce point de vue, ce que les critiques n'ont pas vu, est elle aussi dans une situation semblable.

L'alliance entre les deux jeunes filles repose sur une homologie de situation. La jeune postière est en effet porteuse d'un attribut discréditant : son passé. Elle a été soupçonnée d'avoir tué son enfant, la presse locale en a fait un de ses "faits divers" et elle a dû se cacher dans ce petit village. Elle développe (de ce fait ou pour d'autres raisons) un espionnage actif des dominants : elle s'immisce dans les bonnes lettres de Monsieur le Curé, non par bonté d'âme, mais pour pénétrer dans l'univers privé des gens, pour les connaître. Elle surveille le courrier des habitants, et vraisemblablement le lit, autrement dit, elle cherche à connaître les attributs susceptibles de discréditer ceux dont l'identité sociale réelle est protégée par la dissimulation et l'honorabilité par exemple le patron dont la première femme est peut-être morte en se suicidant). Elle passe son temps à soupçonner les mobiles des uns et des autres, et tout particulièrement des "normaux" (la soi disant générosité des donateurs de vieux vêtements que les deux jeunes femmes vont insulter dans une scène préparatoire à la scène finale, ou l'ancien métier de la patronne (mannequin ?) dont elle a vite fait de faire une prostituée). Enfin, c'est une dévoreuse de romans. Sa "spécialité" dans la vie, c'est donc l'écart entre les identités sociales virtuelles et les identités sociales réelles, mais un écart qu'elle recherche chez les "normaux" et les "bien-pensants".

Cette vigilance particulière des stigmatisés a été soulignée par Goffman. Tout individu, selon lui, est aussi porteur d'une identité "pour soi", c'est-à-dire d'un *"sentiment subjectif de sa situation et de la continuité de son personnage que l'individu en vient à acquérir par suite de ses diverses expériences sociales"* (p. 127). Cette identité pour soi, chez un stigmatisé, est "travaillée" par sa situation particulière. Il lui faut trouver une "doctrine" qui *"donne un sens cohérent à sa situation"* (p. 130) Dans le film c'est Isabelle Huppert qui est porteuse de "doctrine". *"Critique de la scène sociale"*, "observateur des relations humaines" (p.130) sous le désintérêt apparent des autres, sous leur apparente honorabilité, elle traque l'intérêt bien compris, les "cadavres" dans le placard.

La relation patron-domestique se prête particulièrement à la mise en évidence de cette "hypocrisie sociale" constitutive de nos rapports sociaux : un souci manifeste de l'autre (ne l'appelle-t-on pas par son prénom, n'est-il pas de fait admis dans l'intimité du foyer, ne lui fait-on pas la conversation, ne s'intéresse-t-on pas à sa personne ?) qui recouvre une absence totale d'intérêt pour l'autre.

Les bonnes interrogées par Annie Laurant souffraient de cette indifférence feinte ou parfois explicite : *"Quelquefois elle me demande (des nouvelles) de ma famille mais c'est seulement pour la façon de demander ; elle ne s'intéresse pas du tout à moi"*.<sup>9</sup> On peut donc voir le film comme une lutte des classes appréhendée sur un mode très particulier : cette lutte oppose des individus qui sont tous, comme nous tous, discréditables et qui vivent tous sous la menace d'être discrédités. Les dominés s'opposent aux dominants par leur plus grande exposition à la menace, tandis que les dominants se caractérisent par leur capacité à échapper au discrédit. Le dominant, c'est celui qui exploite les attributs discriminants, et il les exploite d'autant plus qu'il est celui qui définit socialement ces attributs comme discriminants. C'est aussi celui qui contrôle le discrédit dont il peut faire l'objet et, en justifiant l'injustifiable, c'est-à-dire le bien fondé d'un ordre social fondamentalement inique.

<sup>9</sup> Annie Laurant, *Servir en France*, p.85 Droit et Liberté, documents, MRAP, 1976.

## POUR CONCLURE...

Les politiques de la lecture s'inscrivent nécessairement dans une économie des échanges symboliques fondée sur la mise en valeur socialement construite d'attributs discriminants et sur la dissimulation ou l'euphémisation d'autres attributs discriminants impossibles. Une histoire sociale de l'illettrisme depuis les années 70, (qui reste à faire) montrerait aisément, au moins, que les logiques dominantes des discours sur l'illettrisme ont conduit à une stigmatisation sociale de plus en plus accentuée au point que le GPLI en vient à ne plus employer de catégorème stigmatisant - illettré - et à lui substituer l'expression de "personne en situation d'illettrisme". La "valorisation" du thème, sa "scandalisation", à la fois de bonne foi et intéressée, ont refermé l'ensemble des représentations liées à l'illettrisme sur le stigmate *réduisant* l'individu au stigmate. Suspecté comme un "citoyen" incomplet, rendu responsable de son "inadaptation" au milieu professionnel, appréhendé comme "malade", l'illettré, de l'analphabète au non lettré tant les frontières de la catégorie sont floues et poreuses, est une des figures de la désaffiliation (R. Castel), de l'exclusion. Il est une des figures d'une représentation des clivages sociaux qui tend à devenir dominante et se substitue à des représentations anciennes centrées, elles, sur l'appartenance de classe. L'intrigue spécifique du film de Claude Chabrol contrecarre cette représentation dominante en introduisant le doute sur les entreprises de prise en charge des "déhérités". De cette esquisse d'analyse peut-on dégager quelques enseignements sur les "politiques de lecture" attentives à cette dimension symbolico-politique cachée. Le film de Claude Chabrol révèle (et dénonce partiellement) certains des mécanismes sociaux qui peuvent présider aux usages de la symbolique lettrée<sup>10</sup> et invite à leur étude. Celle-ci relève d'une histoire sociale de l'économie symbolique des processus de production et de nomination des écarts culturels, économie faite de différences et d'échanges réels mais aussi d'écarts proclamés, simulés ou dramatisés où se jouent des représentations de soi et des stratégies habitées par toutes sortes de fantasmes sociaux. On entend par là l'ensemble des opérations et des mécanismes d'extorsion de plus-values symboliques que les mises en scène diversifiées des écarts culturels et de leurs significations imposées permettent. À l'image du film de Chabrol, dé-créditer les discréditeurs et re-créditer les discrédités, telle pourrait être la voie de politiques d'incitation à la lecture attentives aux effets symboliques de leur fonctionnement politique implicite.

Bernard PUDAL

## QUESTIONS À L'ORATEUR

**Yvon LAMY** : *Une question de l'avocat du diable pour essayer de balayer les problématiques sociologiques sur la question soulevée.*

*Les politiques publiques ne font-elles que révéler des stigmates ou des formes de discrédit ou les stigmates ne sont-ils pas des problèmes sociaux auxquels les politiques publiques essaient de répondre ? Il y a deux visions de la sociologie politique sur lesquelles il faudrait dire un mot pour compléter le tableau.*

<sup>10</sup> Cf. Bernard Pudal, *Lettrés, illettrés et politique*, Genèses 8, Juin 1992, p. 169- 181, et *Les usages politiques de la symbolique lettrée*, (1981-1995), dans Lire, faire Lire, Le Monde Éditions, 1995, sous la direction de Bernadette Seibel, p. 333-361

**Bernard PUDAL** : Je répondrai les deux. Parce qu'il y a de vrais problèmes objectifs, cela va de soi et ces problèmes objectifs ont des effets sur la manière dont les acteurs sociaux vont avoir intérêt à les prendre en compte, à les construire, à les définir...

Il faut donc penser les deux problèmes à la fois. Je n'en ai pas parlé parce que l'intitulé de mon intervention c'était "L'imaginaire de la lecture" et qu'il y a un effet de construction d'objet. C'est un choix arbitraire et vous avez raison de souligner l'ampleur des problèmes objectifs et ce serait un contresens de le nier. Quand on travaille sur un sujet on a tendance à sous estimer d'autres façons de l'aborder ce même sujet.

**De la salle** : *Juste une question pratique. Quel est l'éditeur du livre **Stigmaté** de Goffman auquel vous faites référence ?*

**Bernard Pudal** : Les Éditions de Minuit. C'est un livre très lisible et qui devrait être obligatoire quand on travaille avec les illettrés. Goffman montre comment certains délinquants en prison sont justement stigmatisés quand ils lisent. Ce n'est pas l'attribut qui fait le stigmaté, c'est la relation sociale dans laquelle l'attribut est pris qui fait qu'on est stigmatisé ou pas. Là, la lecture est stigmatisante puisque l'ensemble de ses copains pensent qu'il faut vraiment être une fille pour lire en prison.